

# PORT-AU-PRINCE: IMAGES LITTÉRAIRES DES QUARTIERS-BIDONVILLES ET DE LEURS HABITANTS

JOËLLE VITIELLO

**P**ort-au-Prince, la capitale d'Haïti, est depuis longtemps représentée par les médias sous un jour négatif: pays le plus pauvre de l'hémisphère occidental, pays de violences, de coups d'état, pays ravagé par les cyclones et les éboulis, pays de boue, de crues, pays aux dix mille organisations non gouvernementales, pays de maladies contagieuses... sans oublier la diabolisation de la religion vaudou... Ces images et les préjugés qui les accompagnent ont été d'autant plus renforcés par les médias dans la conscience mondiale à la suite du séisme qui a ravagé Haïti le 12 janvier 2010. C'est sous sa représentation fracassée que la capitale d'Haïti, Port-au-Prince, a fait le tour de tous les foyers dans les heures, les jours, et les semaines qui ont suivi le tremblement de terre. La magnitude du séisme, les effondrements, les pertes humaines et les conséquences dans la gestion quotidienne de la région affectée dans l'après-séisme, ont touché l'humanité à l'échelle planétaire. Certains lieux de la ville ont tourné en boucle sur toutes les chaînes de télévision, en particulier le palais présidentiel, devenu le symbole d'un pays décapité, situé dans le centre du bas de la ville, la cathédrale à ciel ouvert, l'hôtel de luxe Montana en amas de pierres et de béton le long de la route dans le haut de la ville, le Caribbean Market de Pétionville aux étages effondrés, éboulés sur la route,

et les camps précaires qui ont occupé les espaces poreux d'une ville en détresse, dans presque tous les quartiers. Seule Cité-Soleil<sup>1</sup>, traditionnellement dépeint comme un des plus grands bidonvilles d'Haïti, n'était pas, pour une fois, au cœur de la catastrophe, ce qui n'a pas empêché les médias de représenter Cité-Soleil comme un endroit dangereux, devenu un quartier général de pilliers violents.

Ces images fragmentaires, qui ont donné lieu à de nombreux articles de journaux reprenant l'histoire d'Haïti, n'ont pourtant pas réussi à donner l'idée de la structure géo-économique et historique de la ville. Que l'on pense, injustement sans aucun doute, à la place occupée par la capitale de la France dans l'imaginaire planétaire, certains endroits et quartiers se trouvent connotés sociologiquement et identifiés presque systématiquement, qu'il s'agisse du Quartier Latin, de la Tour Eiffel, de Montmartre ou des Halles. Il en va autrement de Port-au-Prince.

Port-au-Prince est non seulement la capitale d'Haïti, c'est aussi le chef-lieu d'arrondissement de huit communes qui jouxtent la capitale et sont souvent confondues avec des quartiers de Port-au-Prince, bien qu'elles aient leurs propres maires. Par exemple, Cité-Soleil (depuis 2007), Delmas, Pétionville et Carrefour sont les communes les plus connues de l'arrondissement de Port-au-Prince, tandis que la ville se définit aussi par ses nombreux quartiers (Bois Verna, Saint-Antoine, Pacot, Nazon, Babiole, Bicentenaire, Bourdon, Turgeau, Martissant entre autres). Port-au-Prince, situé à l'intérieur de "la bouche du crocodile"<sup>2</sup> (sur sa mâchoire inférieure), se distingue par le fait que c'est une ville qui longe le bord de mer et s'étend à la fois horizontalement et verticalement le long de nombreux mornes et collines. Au fur et à mesure de la migration urbaine, de l'exode rural, les bois des collines ont fait place aux logements urbains, y compris des 'villages' incrustés dans les ravines ou construits en hauteur dans les interstices des vieux quartiers dans des conditions précaires. Si dans les années 60 la région de Port-au-Prince comptait environ cinq cent mille habitants, elle en compte en 2011 plus de trois millions cinq cent mille, dont cinq cent mille au moins dans les bidonvilles du bord de mer et des environs. L'urbanisation de la capitale, avec ses cités-bidonvilles construites à la hâte le long du littoral, avec les toits de tôle et les murs en parpaings, a aussi modifié le paysage de la littérature haïtienne.

<sup>1</sup> Cité-Soleil est un bidonville construit au début des années 60, appelé jusqu'en 1986 Cité-Simone en l'honneur de Madame François DUVALIER.

<sup>2</sup> C'est ainsi qu'on décrit la partie de l'île qui compose Haïti car ses contours ressemblent à la gueule ouverte d'un crocodile.

La structure géo-économique de la ville suit cet axe du bas vers le haut de la ville. Bicentenaire, un quartier populaire, Cité Soleil, La Saline, les faubourgs populaires de Carrefour, sont situés en bas de la ville. Ces zones souffrent régulièrement d'inondations, de boue, ce sont souvent des sites de décharges d'ordure et des lieux oubliés des ingénieurs, fréquemment sans eau courante et sans latrines privées. Même si certaines micro-zones sont plus cossues tout en étant près du centre (comme les quartiers de maisons de gingembre de Bois Verna ou les manoirs de Morne L'Hôpital<sup>3</sup>), il existe une opposition bas de la ville/hauteurs de la ville qui semble répliquer les disparités socio-économiques, les plus riches habitant désormais les hauteurs encore vertes et fraîches, comme Pétienville<sup>4</sup>, La Boule, Péguyville, Tomassin, ou Kenscoff, les plus démunis occupant de plus en plus de terrain dans le bas de la ville, ainsi que les interstices des quartiers périphériques et les espaces encore vierges le long des routes, même si aucun quartier ne peut ignorer les démunis, présents dans une proximité inéluctable dans toutes les zones<sup>5</sup>. Cette cartographie urbaine et port-au-princienne est signifiante car elle offre une grille d'interprétation à la fois sociale et culturelle et permet d'interpréter et de distinguer les mouvements populaires (manifestations le long du boulevard Dessalines<sup>6</sup> qui longe le bas de la ville par exemple) des manifestations des organisations de la société civile représentant des enjeux de classe libéraux (manifestations qui partent de Pétienville par exemple pour descendre vers le Champ de Mars, qui se trouve au centre-ville, près du palais présidentiel).

L'opposition entre bas et haut de la ville, reflet des différences socio-économiques, se retrouve représentée dans de nombreux textes d'auteurs contemporains.

Si au XIX<sup>e</sup> siècle, la littérature était dans sa majorité calquée sur les mouvements littéraires français, la première occupation américaine (1915-1934) fait généralement l'unité des universitaires comme période de naissance ou de définition de la littérature nationale haïtienne. Influencés par la philosophie et l'approche anthropologique de l'haïtianité par Jean PRICE-MARS<sup>7</sup>, les auteurs haïtiens vont se tourner vers 'le pays du dehors', c'est-à-dire le monde rural. L'authenticité de la littérature nationale passe alors par le roman paysan. *Gouverneurs de la rosée* de Jacques ROUMAIN est un modèle du genre<sup>8</sup>. Au roman indigéniste réaliste succèdera le réalisme merveilleux sous l'influence d'Alejo CARPENTIER

<sup>3</sup> Voir les souvenirs de Geneviève GAILLARD-VANTÉ dans *Ombres du temps*, Port-au-Prince, Éditions Deschamps, 2001.

<sup>4</sup> Pétienville est nommé ainsi d'après l'un des quatre 'pères fondateurs de la nation', Alexandre PÉTION, un métis qui gouverna le pays après DESSALINES, ayant souvent soutenu les droits des affranchis, et divisa le pays en deux, le roi CHRISTOPHE gouvernant la partie Nord du pays tandis que PÉTION gouvernait la partie Sud.

<sup>5</sup> Depuis le séisme, on observe aussi un déplacement urbain vers le Nord de la capitale, où l'espace encore libre peut soulager la situation urbaine actuelle de Port-au-Prince.

<sup>6</sup> Jean-Jacques DESSALINES était avec Toussaint LOUVERTURE l'un des héros de la Révolution haïtienne et le premier président après l'indépendance.

<sup>7</sup> Jean PRICE-MARS, *Ainsi parla l'oncle*, Compiègne, Imprimerie de Compiègne, 1928.

<sup>8</sup> Jacques ROUMAIN, *Gouverneurs de la rosée*, Port-au-Prince, Imprimerie d'État, 1944.

et Jacques-Stephen ALEXIS. La ville est aujourd'hui devenue un personnage à part entière dans les romans des auteurs haïtiens, surtout dans les œuvres parues depuis les années 80<sup>9</sup>. La ville s'impose sous plusieurs visages et quartiers, mais l'un des aspects les plus frappants dans les représentations haïtiennes de l'urbanité est la fascination qu'exerce le bas de la ville sur l'imaginaire des personnages romanesques du haut de la ville et inversement.

L'étude qui suit analyse succinctement quelques représentations de cités-bidonvilles dans la littérature haïtienne. Les images évoquées par les auteurs haïtiens sont-elles différentes, et si oui, comment le sont-elles, des représentations stéréotypées des médias? Sont-elles différentes les unes des autres? À travers quatre auteurs, Port-au-Prince dévoile ses quartiers-bidonvilles et leurs habitants, ainsi que la fascination entre deux pôles sociaux si distants. *Le passage* de Paulette POUJOL-ORIOU évoque une traversée de la ville du point social le plus bas vers le plus haut et inversement à travers le parcours de toute la vie de Coralie. Dans les nouvelles et romans de Yanick LAHENS, les quartiers populaires sont perçus comme une menace pour les protagonistes qui leur sont étrangers. Chez Lyonel TROUILLOT, on remarque différentes perspectives qui vont d'une certaine nostalgie pour le quartier de Saint-Antoine à des expressions de sympathie envers les habitants des bidonvilles dans les romans plus récents. Enfin, dans *Cathédrale du mois d'août* de Pierre CLITANDRE, les bidonvilles sont perçus comme des lieux communautaires et de résistance aux classes sociales aisées.

### *Le Passage de Paulette Poujol-Oriol*

<sup>9</sup> La ville est présente dans la trilogie de Marie VIEUX CHAUVET, *Amour, Colère, Folie*, publiée en 1968 par les Éditions Gallimard, mais disparue aussitôt des librairies jusqu'à la réédition de 2005. Dans la trilogie, le lieu romanesque est un vieux quartier bourgeois de Port-au-Prince, la première partie se déroulant sous la première occupation américaine (1915-1934). S'il est déjà question du déboisement et de l'exode rural, il s'agit plutôt d'une question de visibilité et de proximité des paysans devenus mendiants plutôt que de leur installation permanente.

*Le Passage*, paru aux Éditions Le Natal à Port-au-Prince en 1996, raconte le double itinéraire de Coralie, depuis sa condition de petite orpheline dans une famille très bourgeoise jusqu'à sa mort, assez âgée. Au moment de sa mort, on est dans les premières années du régime DUVALIER.

La structure du livre fait s'entrecroiser quatorze chapitres en italiques sur le passé de Coralie, et quatorze 'stations', au sens littéral, quatorze arrêts sur le trajet qu'elle accomplit du bas en haut de la ville, alors qu'elle est devenue une femme âgée. Le roman débute sur Coralie au moment où elle quitte la case en planches de bois disjointes qu'elle habite à Waney, un bidonville dans le

quartier déshérité de Carrefour. Coralie part en quête de l'argent de son loyer. Elle espère que ses deux fils, qui ont réussi dans la vie, l'aideront. Ses deux fils habitent sur les hauteurs de la ville, l'un à Musseau, l'autre à Pétionville<sup>10</sup>. Tandis que les chapitres en italiques – qui sont de l'ordre de la narration au passé, du souvenir – racontent le parcours social et géographique de la protagoniste à travers la société et la ville, de l'ascension à la chute qui la fait s'installer en dernière demeure au bidonville de Waney, les stations retracent un chemin de croix à l'envers qui documente chaque quartier et ses habitants. C'est ainsi un portrait géo-socio-économique de la ville que dresse POUJOL-ORIOU.

Dans les chapitres qui retracent l'ascension et la chute sociale de Coralie, depuis son enfance orpheline, privilégiée mais néanmoins malheureuse sous la férule de sa belle-mère puis des religieuses de son pensionnat, on voit une jeune femme devenir 'la coqueluche' de la capitale haïtienne, puis éventuellement de la ville de Paris au moment de la deuxième guerre mondiale. Néanmoins, l'opulence dans laquelle elle vit ne la rend pas heureuse. Ballottée par les circonstances, victime de ses propres choix, Coralie passe du quartier cossu de Bois-Verna, un quartier tranquille et bourgeois traditionnel du centre-ville, à Pacot, un peu plus cossu. À son retour de France, où elle a vécu la guerre, faute de liaison maritime entre l'Europe et Haïti – et où elle devient la maîtresse d'un militaire allemand – elle s'aperçoit que son héritage lui a échappé. Dès son retour, on la voit petit à petit descendre l'échelle et déménager dans des endroits qui se situent de plus en plus vers le bas de la ville. Elle passe ainsi d'abord, de la modeste pension de famille rue Ducoste, au centre-ville, près du palais national, à Martissant, un quartier populaire, modeste, puis à la commune de Carrefour, dans un quartier mal famé au Sud de la capitale, avant de se retrouver au bidonville Waney, séparé du bord de mer seulement par le boulevard Jean-Jacques Dessalines, après avoir tout perdu, y compris sa beauté, lorsque son visage a reçu un éclat de projectile au cours d'une bataille l'année de l'élection de François DUVALIER.

Dans ce parcours, POUJOL-ORIOU met l'accent sur l'aspect hasardeux de l'existence, les décisions qui dépendent de l'individu et les circonstances sur lesquelles l'individu n'exerce aucun contrôle. La déchéance sociale de Coralie est due parfois à la cruauté des membres de sa famille, parfois à son jugement malheureux, souvent à des accidents qui provoquent des situations d'appauvris-

<sup>10</sup> Pour les lecteurs qui ont littéralement envie de suivre le parcours de Coralie, Google Maps permet de survoler chaque quartier mentionné dans le livre.

sement économique et des situations de survie extrêmes.

Lorsque Coralie fait le chemin inverse et traverse chacune de ses stations, son destin dépend désormais des autres, puisqu'elle risque à nouveau de se faire expulser de la case qu'elle occupe dans le bidonville. La générosité ou l'avarice des autres, le don ou la violence, tous arbitraires, font et défont sa faim, son repos, sa fatigue, son calme ou son désespoir. Sa précarité est telle qu'entre solidarité et dénuement, les êtres qu'elle rencontre oscillent entre l'entraide et l'intérêt personnel, trahissant leurs propres dilemmes, la bonne volonté et la honte, leurs moyens et leur indifférence ou inconséquence. Chacune des stations donne à voir aussi les micro-communautés qui entourent Coralie: le bordel d'Onésime où celui-ci lui prépare un déjeuner; le tenancier du bar qui la dépanne; la petite fille qu'elle sent dans un besoin plus grand que le sien; la commerçante qui lui donne l'argent du tap-tap<sup>11</sup>, ainsi que son ancienne logeuse de Martissant; la petite marchande d'eau du Boulevard Dessalines; les vendeurs du Champ de Mars – la grande place située près du Palais National – dont la conversation la fait endormir, mais qui n'hésitent pas à la dépouiller des quelques gourdes<sup>12</sup> qu'on lui a données; le quartier de Bourdon, déjà sur les hauteurs, sur les collines boisées, où habite sa camarade d'enfance, qui ne peut imaginer les conditions de vie de Coralie; le quartier Musseau – sur les montagnes qui surplombent Port-au-Prince, entre les deux avenues principales qui mènent à Pétionville – où habite son fils aîné, indifférent (c'est sa petite-fille, Magali, qui la berce et la restaure, *incognito*); et, enfin, limitrophe de Pétionville, la ville haute, le Morne Hercule, frais et boisé, éloigné des bruits assourdissants de la ville, où demeure son fils cadet, illégitime, Robert, adopté par son autre amie d'enfance, Lise, devenue docteur. Il aime sa mère, et lui donne l'argent de son loyer tout en lui promettant sincèrement de s'occuper d'elle et de lui trouver une maison digne d'elle.

Le livre semblerait donc s'achever sur une note optimiste. La remontée physique de la ville depuis Waney pourrait déboucher sur un nouveau départ. Mais la treizième station de Coralie est la route de Delmas, qui relie les hauteurs et le bas de la ville, un des deux grands bras qui encerclent Port-au-Prince et se rejoignent à Pétionville. Elle s'y fait écraser par une voiture conduite par un colonel indifférent. Sa quatorzième station, rue Monseigneur Guilloux, au centre même de la ville, est sa dernière demeure, à la morgue, où un ambulancier dans la

<sup>11</sup> Les *tap-taps* sont les petits bus collectifs qui circulent dans la ville, ils sont généralement peints de couleurs vives et portent des noms comme "L'éternel", plutôt évocateurs d'une protection religieuse.

<sup>12</sup> La gourde est l'unité monétaire d'Haïti. À l'heure actuelle une gourde haïtienne est à peu près l'équivalent de 1,7 centimes d'euro.

pénurie lui prend l'argent du loyer que lui avait donné son fils.

Si les portraits tracés par POUJOL-ORIOL sont sans concession, quelle que soit la situation de ses personnages sur l'échelle sociale, ils donnent corps néanmoins à toute une communauté de marchands, de commerces, d'hommes et de femmes en relation les uns avec les autres. La porosité des lieux et la fluidité des situations sociales selon les petites et grandes catastrophes quotidiennes imitent la porosité des quartiers qui se jouxtent dans une intimité déconcertante et la fluidité avec laquelle, selon les revers de la fortune, ils sont traversés par les uns et les autres.

La fonction du bidonville de Waney est d'indiquer à la fois le point le plus bas du parcours de Coralie, le lieu de la plus grande précarité, de la faim, tout en étant un endroit qui n'est pas exempt d'amitié ni de relations humaines riches et complexes. Il est d'autant mieux rendu que POUJOL-ORIOL, dans un texte sans concession, utilise pour les dialogues un créole imagé, sans traduction, ce qui est une façon d'inclure le lecteur dans son texte et également de renforcer le sentiment que ce livre a été écrit pour un public haïtien.

Le parcours de Coralie est un exemple ou plutôt un contre-exemple, une sorte d'avertissement au lecteur. Tandis que Coralie a été amenée à 'descendre' jusqu'à Waney, ballottée par les circonstances et ses erreurs de jugement, chaque quartier est présenté comme un indicateur de statut social. Coralie est un des rares personnages adultes de fiction à habiter le bidonville. Elle n'est nullement fascinée par l'endroit. Il fait partie de sa vie du moment où elle n'a pas le choix d'un autre habitat. Dans d'autres romans et nouvelles, le bidonville est représenté comme un lieu de fascination, peut-être à cause même de sa fonction de contre-exemple, de lieu ultime de chute, dont nul n'est exempt, que l'on évite, mais qui devient empreint d'un étonnant exotisme.

## Le bidonville dans l'œuvre de Yanick Lahens

Si la ville occupe la fonction d'un personnage à part entière dans l'œuvre de Yanick LAHENS, le bidonville est présent plutôt comme un symbole repoussoir. LAHENS a écrit de nombreuses nouvelles ainsi que plusieurs romans et essais. Dans son premier recueil, *Tante Résia et*

les dieux, paru en 1994<sup>13</sup>, si plusieurs nouvelles se déroulent en milieu rural, plusieurs communiquent aussi l'atmosphère de la ville. Les oppositions entre ville d'en haut et ville d'en bas ne sont plus seulement de l'ordre socio-économique. Il ne s'agit pas dans son œuvre de retracer des parcours de personnages qui grimpent ou chutent de l'échelle sociale, mais plutôt des dangers encourus par ceux qui n'y habitent pas, lorsque les différences socio-économiques ne sont plus suffisantes pour séparer les espaces de façon étanche et que les frontières sont traversées de façon transgressive par des êtres indésirables.

Ainsi, dans "Le jour fêlé", une jeune femme, Martine Durand, à une époque qui se situe dans la période qui a suivi le départ des DUVALIER ou le début des années 90, sillonne Pétienville dans sa voiture: "Le désordre de la ville, celui des faubourgs et des cités, s'étend et ronge déjà les routes, les clôtures et les jardins"<sup>14</sup>. L'urbanisation rapide de la ville a changé le paysage et fait disparaître les collines boisées du haut de la ville. "La ville est aujourd'hui une main resserée sur ces souvenirs, une main lépreuse déformée par les pustules et les plaies de ses rues défoncées et de ses maisons loqueteuses"<sup>15</sup>. La peur éprouvée par Martine dans sa voiture verrouillée et climatisée n'empêchera pas l'attaque fatale qui l'attend sur une route isolée.

Dans la nouvelle "La ville"<sup>16</sup>, Brice, un jeune homme qui revient au pays après une longue absence à New York, est le personnage principal. Il arpente la ville, fasciné par les changements, notamment l'expansion démographique, l'invasion de la populace dans tous les quartiers de ce qui était le paisible centre-ville autour du Champ de Mars. Dans son analyse de la nouvelle, Ginette ADAMSON voit dans les déambulations de Brice l'ambivalence du retour au pays natal des diasporés:

La quête de Brice qui revient dans sa ville prend le ton du souvenir confronté au présent, de l'énerverment dans une poursuite de ce qui n'est plus, d'un passé effacé, métamorphosé en images cauchemardesques qui rendent la 'ville inconnue'.<sup>17</sup>

Le pays du retour ne correspond pas à l'image nostalgique que le protagoniste a fixée dans sa mémoire. La ville est comparée dans la nouvelle au corps dénudé d'une femme qui se livre au regard des humains. C'est d'ailleurs une jeune fille vêtue de rouge entrevue par Brice qui lui sert de fil d'Ariane dans ses vagabondages où il essaie de trouver des repères familiaux. ADAMSON y voit une mani-

<sup>13</sup> Yanick LAHENS, "Le jour fêlé", *Tante Résia et les dieux (nouvelles d'Haïti)*, Paris, L'Harmattan, 1994.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 105.

<sup>16</sup> Pour une étude plus détaillée de la nouvelle, voir Joëlle VITIELLO, "De l'autre côté de mes murs' le désir de l'engagement dans l'écriture de Yanick Lahens", in Marie-Agnès SOURIEAU et Kathleen BALUTANSKY (dir.), *Écrire en pays assiégé - Haïti - Writing Under Siege*, Amsterdam, Rodopi, 2004, pp. 169-190.

<sup>17</sup> Ginette ADAMSON, "Yanick Lahens romancière: pour une autre voix/voie", in Susanne RINNE et Joëlle VITIELLO, *Elles écrivent des Antilles (Haïti, Guadeloupe, Martinique)*, Paris, L'Harmattan, 1997, pp. 107-118.

festation double, la jeune fille correspondant à la fois à l'image de l'hibiscus exotique comme symbole de la ville et à l'image du sang symbolisant la violence qui s'est emparée de la capitale<sup>18</sup>. April A. KNUTSON<sup>19</sup> interprète les déambulations de Brice autour de sites populaires dans le centre et le bas de Port-au-Prince, comme le Boulevard Jean-Jacques Dessalines ou le Marché de Fer, en tant que promenade qui passe aussi en revue le passé historique d'Haïti, de l'évocation de l'indépendance à la dictature des DUVALIER. On peut retrouver les traces de cette dernière période dans les noms des tap-taps qui circulent dans la ville: "Commando", "Portés disparus"<sup>20</sup>. KNUTSON compare Brice à Oreste dans *Les mouches* de SARTRE, le retour de chaque protagoniste respectif évoquant la peste, les puanteurs et la chaleur insupportable de leur ville.

ADAMSON et KNUTSON évoquent les images césariennes du *Cahier d'un retour au pays natal*<sup>21</sup> des îles-citricatrices sur l'océan et de la misère quotidienne parce que Brice ne reconnaît plus sa ville, paupérisée à l'extrême et envahie d'enfants déguenillés. Dans la nouvelle "Tante Résia et les dieux" un personnage écrit:

Nous avons une mère et un gîte contrairement à tous ceux qui ne savaient pas où aller, les sans logis, conçus au hasard, engendrés par la ville et pour qui notre présence n'était qu'un baume passager, illusoire.<sup>22</sup>

Dans "La ville", celle-ci est pour Brice à la fois incarnée par une jeune fille habillée de rouge, qu'il voit dans plusieurs quartiers du bas de la ville et par "la foule": "la foule s'ouvrit et l'engloutit"<sup>23</sup>. Tel le ventre de Paris dans la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle, un centre populaire de la capitale, aussi associé aux odeurs de nourriture, de sueur, de décomposition, au bruit incessant, la ville est une foule en mouvement, indifférenciée, une sorte de monstre gluant affamé sorti d'un univers différent de celui de Brice, qui lui fait peur et le fascine en même temps. À la fois féminisée et bestialisée, mortifère, la ville expose sa propre putréfaction aux yeux de Brice. Les bruits de la ville sont indiscernables, il s'agit d'une 'rumeur' mais si insupportable que Brice ne peut l'entendre:

Malgré certains mots qui chantaient sur ses lèvres, la foule était muette. Brice se tenait au seuil de ce silence comme d'une porte fermée. Cette parole pleine, immense, n'arrivait pas jusqu'à lui. Elle était audible mais hors de portée comme une langue inconnue dont il ne distinguait que les syllabes. Il était à côté de ce cri-là.<sup>24</sup>

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>19</sup> April A. KNUTSON, "The Weight of Memory in Contemporary Haitian Literature", communication présentée à la conférence de la Midwest Modern Language Association à Minneapolis, novembre 2003. Non publiée.

<sup>20</sup> Yanick LAHENS, "La ville", *Tante Résia et les dieux*, cit., p. 123.

<sup>21</sup> Aimé CÉSaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence africaine, 1939.

<sup>22</sup> Yanick LAHENS, "Tante Résia et les dieux", *Tante Résia et les dieux*, cit., p. 75.

<sup>23</sup> Yanick LAHENS, "La ville", *Ibid.*, p. 112.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 117.

La différence des mondes se révèle par ses frontières qui tiennent plus de l'impossibilité d'entendre le monde des "subalternes", au sens où l'entend Gayatri Chakravorty SPIVAK dans son article "Can the Subaltern Speak?"<sup>25</sup>, que de celle de la foule de s'exprimer. L'individualité de Brice se heurte à ce *lumpen proletariat* couvert de mouches, à la fois "aveugle comme le mendiant" "[a]bandonné[e] comme un animal errant"<sup>26</sup>, sans cohérence, "ce grouillement d'hommes et de femmes", cette "vague humaine", "cet essaim d'hommes et de femmes bourdonnant autour de lui", "une nuée"<sup>27</sup> etc. Mais si les frontières entre lui et le peuple s'élèvent indubitablement, à travers l'architecture de la ville, les frontières sont devenues plus poreuses. Entre les belles maisons de gingembre se sont glissées les tentacules des bidonvilles: "Brice regarda plus loin, les rues s'entortiller entre les bâtisses loqueteuses aux portes béantes et aux fenêtres aveugles"<sup>28</sup>. Curieusement, les bidonvilles au bord desquels Brice s'aventure, portent des noms de capitales tels "Boston, Tokyo, Brooklyn"<sup>29</sup>. La ville est décrite comme une grande latrine à ciel ouvert. Pourtant, si Brice est tendu de peur et de dégoût, il n'en est pas moins fasciné par la violence de la vie qu'il devine dans le bas de la ville. L'écriture poétique de LAHENS lui donne aussi toute une gamme de couleurs et d'humours. Mais la perspective de Brice est celle d'un entomologiste.

Dans les recueils de nouvelles qui ont suivi *Tante Resia et les dieux*, LAHENS a parfois donné la parole à des personnages qui habitent ces zones urbaines tout en étant périphériques. Ainsi, dans "Et tout ce malaise" – inclus dans *La folie était venue avec la pluie*, paru en 2001<sup>30</sup> – Loudy exprime son ressentiment quotidien de voir le monde divisé en deux, le monde des vainqueurs et le monde des vaincus, auquel elle appartient<sup>31</sup>.

Les zones appauvries de la ville débordent jusque dans les beaux quartiers, "comme s'il y avait encore aujourd'hui un haut et un bas de la ville"<sup>32</sup>. Les caractéristiques des bidonvilles ont à leur tour progressé dans la ville. La boue est un trope typique du bidonville, bien documentée à travers les livres et les films en ce qui concerne les bidonvilles français<sup>33</sup>. Ainsi, à Port-au-Prince: "Comme si toute la ville n'était pas à genoux dans ses rancœurs, sa crasse, ses détritiques, ses cadavres et sa boue"<sup>34</sup>. Port-au-Prince, ville-poubelle. Mais c'est l'excès humain qui angoisse le plus Loudy: "Et puis le grouillement incessant, malodorant, assourdissant de la fourmi-

<sup>25</sup> Gayatri Chakravorty SPIVAK, "Can the Subaltern Speak?", dans Cary NELSON et Lawrence GROSSBERG (dir.), *Marxism and the Interpretation of Culture*, Urbana (IL), University of Illinois Press, 1988, pp. 271-313. Le texte a été traduit en français par Jérôme VLDAL en 2009 (*Les subalternes peuvent-elles parler?*, Paris, Amsterdam).

<sup>26</sup> Yanick LAHENS, "La ville", *Tante Resia et les dieux*, cit., p. 119.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 127.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>30</sup> Yanick LAHENS, *La folie était venue avec la pluie*, Port-au-Prince, Presses Nationales d'Haïti, 2006.

<sup>31</sup> Yanick LAHENS, "Et tout ce malaise", *La folie était venue avec la pluie*, cit., p. 25.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>33</sup> Voir par exemple AZOUZ BEGAG, *Le Gône du Chaâba*, Paris, Seuil, 1986, écrit par Brahim BENAÏCHA et filmé par Bourlem GUERDJOU, *Vivre au Paradis*, Tadrart Film, 1999; voir le documentaire de Robert BOZZI, *Les gens des baraques*, Médiathèque des Trois Mondes, 1995; Brahim BENAÏCHA, *Vivre au Paradis. D'une oasis à un bidonville*, Paris, Desclée de Brouwer, 1992.

<sup>34</sup> Yanick LAHENS, "Et tout ce malaise", cit., p. 23.

lière. Trop de bruits, trop de regards, trop d'odeurs et de touchers, trop de peaux"<sup>35</sup>.

Dans *La couleur de l'aube*, son deuxième roman paru en 2008<sup>36</sup>, LAHENS imagine la vie de trois femmes, une mère et deux sœurs, qui vivent dans le bas de la ville, et qui, un soir, attendent en vain leur fils et frère. La violence, dans le roman, est politique, économique, domestique, et quotidienne.

Le roman présente le Parti des Démunis comme un parti qui a endoctriné les jeunes des quartiers populaires et qui les incite à la violence. Fignolé, qui fait partie d'un groupe de jeunes du Parti, mais qui souhaite en sortir, paiera sa trahison de sa vie. Les bandes de jeunes font écho aux enfants sans maman qui semblaient déjà avoir envahi La Ville. Ils sont ici transformés en jeunes délinquants violents, une "bande de pouilleux hagards. Foule bruyante, malodorante, désobéissante"<sup>37</sup>. Les trois adjectifs renvoient aux tropes de la foule de la ville d'en bas: le bruit, l'odeur, et le désordre. D'ailleurs, ce désordre, ils vont le créer sur les hauteurs qui dominent la ville, là où se trouvent les maisons cossues. Cette montée de la foule ne peut qu'épouvanter les bourgeois<sup>38</sup>.

Si la famille de Fignolé habite juste à la limite de bidonvilles plus misérables que leur lieu d'habitation – aucun nom de quartier n'est donné en dehors du quartier de Martissant –, elle a néanmoins son lot de difficultés:

Ce quartier où nous avons échappé, mais à peine, à l'haléine fétide de ruelles qui, ailleurs, plus bas dans la ville, entre les bouges, s'éccœurent les unes les autres. Nous vivons dans un fruit à moitié véreux, à moitié pourri, où des dents avides peuvent encore mordre.<sup>39</sup>

La ville est ici proposée comme la métaphore d'un fruit consommable ET comme dévoreuse tout à la fois, 'la bête immonde' étant l'image caractérisant la violence systémique de la ville.

"Le quartier de tante Sylvania<sup>40</sup> est à la limite de plus pauvre encore que lui. Parce que dans cette île, la misère n'a pas de fond. Plus tu creuses, plus tu trouves une autre misère plus grande que la tienne"<sup>41</sup>, pense Joyeuse, la sœur de Fignolé. Un canal sépare le quartier de la tante de Joyeuse d'un autre quartier encore plus démuné. Les humains qui y vivent sont en compétition avec les chiens et les porcs pour se nourrir dans un canal d'immondices. La remarque suivante de Joyeuse, qui n'est pas sans évoquer CONRAD dans *Le cœur des ténèbres*, souligne que la

<sup>35</sup> *Ibid.*

<sup>36</sup> Yanick LAHENS, *La couleur de l'aube*, Paris, Sabine Wespieser, 2008.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>38</sup> Il faut noter ici que les violences décrites dans le livre sont d'abord présentées, même si non exclusivement, comme le fait du Parti des Démunis. Or, au-delà de la fiction, rappelons qu'il existe des rapports d'organisations des droits de la personne sur les violences systématiques perpétrées dans les quartiers populaires par les militaires après les coups d'état de 1991 et 2004. Voir entre autres les deux rapports des droits de la personne: "Haiti Human Rights Investigation: November 11-21, 2004" par Thomas GRIFFIN, Esq. et "Keeping the Peace in Haiti?" par Havard Law Students Advocates for Human Rights, November 2005. Griffin, Thomas M., Esq. "Haiti Human Rights Investigation: November 11-21, 2004: Executive Summary." Center for the Study of Human Rights, University of Miami School of Law.

<sup>39</sup> Yanick LAHENS, *La couleur de l'aube*, cit., p. 43.

<sup>40</sup> Le prénom de Sylvania évoque ironiquement la forêt dans ce paysage déboisé.

<sup>41</sup> Yanick LAHENS, *La couleur de l'aube*, cit., p. 50.

frontière entre l'humain et l'animal devient floue, tant le dénuement est immense:

Là-bas, de l'autre côté, là où les vies tiennent en équilibre entre les pelures de tout ce qui se mange, les cadavres d'animaux, les incontinenances des vieillards, les visages poisseux de morve des enfants et l'eau aigre que rejettent les estomacs affamés. À côté des chiens et des porcs, surgissent des silhouettes sinistres. [...] Je me suis souvent penchée, les paupières à demi fermées, la main sur le front pour mieux voir et me convaincre que ces créatures-là n'étaient ni des chiens, ni des porcs, mais des chrétiens vivants comme vous et moi.<sup>42</sup>

Ainsi Joyeuse, qui se plaint d'habitude de la bicoque trop étroite, des violences contre Ti Louze, la petite *restavec*<sup>43</sup> qui habite avec la famille, entrevoit que dans la géographie sociale de la ville, elle est du bon côté du canal et ne peut pas imaginer la vie de l'autre côté. Elle ne peut pas supporter de voir ce qui s'y passe tout comme Brice ne peut pas distinguer la parole des individus qu'il perçoit comme une foule-magma dans "La ville".

Régis ANTOINE, dans un article intitulé "Le réalisme merveilleux dans la flaque" parle d'une "inversion du réalisme merveilleux" au sujet de l'esthétique de la littérature haïtienne contemporaine. Selon lui, l'image qui correspond le mieux aux romans et aux poèmes écrits depuis l'avènement du pouvoir duvaliériste, en 1957, est celle de 'la flaque':

La flaque, comme élément concret de descriptions réalistes: flaque/cloaque des bidonvilles. [...] La flaque, symbole d'une vie souillée et stagnante, la flaque métaphore maximale: "flaque de la peur" ce cliché négatif brouille et recompose à l'opposite les éléments d'un enchantement révolu.<sup>44</sup>

Cette image correspond bien aux tropes que nous transmet l'écriture de LAHENS à travers la perspective de ses narrateurs, au sujet des bidonvilles vus par ceux qui n'y vivent pas: peur de la foule, de la violence, fascination et rejet des corps, de leurs odeurs, de leurs bruits, de leurs substances, irrespirabilité de l'air, cloaques, inaudibilité de la parole et inhumanité.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>43</sup> Les *restavecs* sont des enfants haïtiens envoyés comme domestiques dans des familles en échange de leur assurer le gîte et le couvert. Voir Jean-Robert CADET et Daniel BLANCHARD, *Restavec: enfant-esclave à Haïti, une autobiographie*, Paris, Seuil, 2002; Jacqueline RÉGIS, *The Daughter of L'Arsenal*, Pittsburgh, Strerlinghouse Publisher, 2009.

<sup>44</sup> Régis ANTOINE, "Le réalisme merveilleux dans la flaque", *Notre Librairie*, n. 133, janvier-avril 1998, pp. 64-81: p. 64.

## Les transformations de la ville chez Lyonel Trouillot.

Dans son article “Haïti 90: l'esthétique du délabrement”, Lyonel TROUILLOT évoque “le rocher disloqué, parcellisé: le caillou”<sup>45</sup> sans mémoire comme thématique principale des auteurs urbains de la génération née avec l'avènement du pouvoir duvaliériste et qui ont souvent commencé à publier après le départ de Jean-Claude DUVALIER en 1986. Il s'agit d'une autre facette de l'esthétique de la flaque conceptualisée par ANTOINE. On trouve les deux, la flaque et la pierre, dans *Les fous de Saint-Antoine*, le premier roman de TROUILLOT paru en 1989<sup>46</sup>. Tout comme dans le premier roman de LAHENS – *Dans la maison du père*, paru en 2000, où la jeune Alice découvre les quartiers de bas de la ville, “de l'autre côté de mes murs”, avec son premier ami Edgar<sup>47</sup> – dans le roman de TROUILLOT, une jeune femme, Dominique, qui a grandi dans le quartier bourgeois de Babiole, dans un beau manoir, vient découvrir le quartier, nettement plus modeste, de Saint-Antoine. Le principal protagoniste du roman, Antoine, amoureux d'elle, “Dominique des beaux quartiers”, observe lui-même au long de sa vie les changements de son quartier et ce qu'il présente comme sa lente décrépitude:

Les maisons au sommet de la colline se revêtaient elles aussi d'une peinture de mauvaise qualité, perdaient de leur prestance d'antan, se penchaient, épuisées, toussotantes. Du linge sale paraissait aux fenêtres. Les domestiques ne rentraient plus par la porte arrière. Les ordures dépassaient des paniers, envahissaient le trottoir.<sup>48</sup>

Dans cette perspective, qui est celle des maîtres de maison plutôt que celle des domestiques, la promiscuité s'installe du bas en haut du quartier. Dominique fait le chemin de Babiole à Saint-Antoine en taxi. Sa présence dans le quartier aux côtés d'Antoine, dans le quartier Saint-Antoine, devant la statue du Saint, devant l'église Saint-Antoine, témoigne du désir de la jeune fille de franchir la frontière de classe, ce qui est inacceptable aux yeux de sa mère:

De plus en plus Madame Rivière respirait sur sa fille l'odeur de Saint Antoine, sur sa robe importée, ses boucles d'oreilles, ses sous-vêtements, ses mouchoirs brodés. En effet, tout en Dominique changeait au rythme de ce quartier sordide exerçant sur elle une étrange fas-

<sup>45</sup> Lyonel TROUILLOT, “Haïti 90: l'esthétique du délabrement”, *Ibid.*, pp. 22-25: p. 22.

<sup>46</sup> Lyonel TROUILLOT, *Les fous de Saint-Antoine. Traversée rythmique*, Port-au-Prince, Henri Deschamps, 1989.

<sup>47</sup> “Découvrant ce qu'il ne connaît que trop bien et qui me jaillit au visage pour la première fois: les rigoles nauséabondes aux odeurs de vase de nuit, de vomissures, de latrines débordant sous l'effet des eaux de pluie, les odeurs rances des aisselles, celles des cuisses usées jusqu'à la corde.” Yanick LAHENS, *Dans la maison du père*, Paris, Le Serpent à Plumes, 2000, p. 126.

<sup>48</sup> Lyonel TROUILLOT, *Les fous de Saint-Antoine. Traversée rythmique*, cit., p. 24.

mination, tel un corps abject désiré et rejeté, une sorte d'appel repoussant et malsain, agréable et puissant.<sup>49</sup>

L'exotisme du quartier populaire aux yeux de Dominique est similaire à celui qu'éprouve Brice dans "La ville", ou qu'éprouvent les hommes de Saint-Antoine lorsqu'ils vont s'encanailler dans les bars à prostituées du quartier de Carrefour. Saint-Antoine se paupérise petit à petit<sup>50</sup>, sujet aux abus des répressions politiques d'une période dure, présentée comme ubuesque dans le roman<sup>51</sup>. Le fait que le paysage hiérarchique de la société port-au-princienne s'écaille un tant soit peu est perçu plus comme une agression dans la perspective des personnages que comme une avancée démocratique.

Dans *Yanvalou pour Charlie* (2009), TROUILLOT fait apparaître le bidonville dans sa représentation extrême. Dans le quartier le plus enfoncé de Cité-Soleil, au bord même de la mer, l'endroit symbolise aussi l'extrémité de la condition humaine. Il est décrit par le regard extérieur de Mathurin D. Saint-Fort, avocat brillant, qui y accompagne un jeune adolescent de son village natal, Charlie. Celui-ci, abandonné assez jeune dans un centre religieux, forme avec trois compères un groupe de petits voleurs. Repérés par la police, rejetés par le Père Edmond, ils ont caché le fruit de leur butin sous une fosse dans la case de la sœur de l'un d'entre eux. Mathurin découvre ce lieu d'une extrême précarité, qui devient aussi celui de l'extrême violence: "Il faut aller jusqu'au fond, c'est encore loin, là où la mer et la boue ne font qu'un, là où les gens font leurs besoins sur l'ancien rivage, en donnant dos à la mer, les fesses tout près de l'eau"<sup>52</sup>. Les éléments fusionnent, le sol est jonché d'un amas de substances indéfinissables:

L'homme essaye de ne pas regarder les objets qui tapissent le sol: bouteilles, canettes, boîtes en carton, pelures de fruits. D'ordinaire l'homme aime bien savoir dans quoi il marche, il réalise que le contact avec l'eau stagnante et la pression constante des allées et venues de centaines de marcheurs ont transformé un certain nombre de ces objets en d'autres formes ou corps non identifiés.<sup>53</sup>

L'espace est un lieu de déchets qui se désintègrent progressivement et se fondent dans la structure même du paysage quotidien. Pour ceux qui n'y vivent pas, et qui se reconnaissent à leurs expressions de dégoût, à leur attention à éviter toute contamination, le pas est vite franchi

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>50</sup> L'église Saint-Antoine, que l'on peut voir sur d'anciennes cartes postales surplombant des jardins potagers, est désormais entourée de constructions précaires. Elle semble avoir assez bien résisté au tremblement de terre bien que le quartier ait été durement touché.

<sup>51</sup> Par exemple, lorsque le président "interdit au Ministre de l'Éducation Nationale d'interroger les élèves sur [Victor Hugo] aux examens de fin d'études secondaires" parce qu'il déteste le vent, n'a aucun contrôle sur ce phénomène et que Victor HUGO, passible de "délit d'opinion, atteinte aux bonnes mœurs politiques et menace contre la sûreté de l'État" a confirmé qu'aucun pouvoir ne peut contrôler le vent! (Lyonel TROUILLOT, *Les fous de Saint-Antoine. Traversée rythmique*, cit., p. 75).

<sup>52</sup> Lyonel TROUILLOT, *Yanvalou pour Charlie*, Arles, Actes Sud, 2009, p. 103.

<sup>53</sup> *Ibid.*

d'y voir également le lieu où l'espèce humaine se dissout aussi, tant physiquement que moralement.

Pourtant, comme TROUILLOT le montre dans *Les enfants des héros* (2002), si la misère détermine les comportements de violence domestique, les recours aux substances chimiques, l'inégalité de l'accès à l'école, à l'espace privé dans l'habitation, le bidonville (dans le texte, un bidonville situé près de Fort National) est aussi un lieu de socialisation. À travers le roman, narré par la voix de Colin, le petit frère de Mariéla, 'la cité' aux allées trop étroites entre les maisons est un lieu à la fois de proximité extrême entre ses habitants, et un lieu de jeux pour les enfants, un lieu de rêve aussi. Lorsque le voisinage découvre que les deux enfants ont tué leur père Corazon pour mettre fin à la victimisation de leur mère Joséphine, c'est toute une communauté qui se révèle: les amis du père, les voisines de Joséphine, le facteur, etc. TROUILLOT nous donne ici une perspective qui présente les habitants des bidonvilles et des classes sociales défavorisées comme des êtres humains à part entière. Dans cet espace où "[t]out contact avec l'extérieur est un honneur, un faire-valoir"<sup>54</sup>, même si "[l']état est loin. Son existence ne nous affecte pas et lui ne se souvient de nous que lorsqu'un malheur l'y oblige"<sup>55</sup>, la communauté existe avec ses moments de solidarité, de colère et d'échanges, recréant une sorte de village urbain, autant par hasard que par nécessité.

Le contact avec l'extérieur de "la cité" représente un vrai voyage pour les enfants. Colin va voir le docteur qui s'occupe de son paludisme juste pour voir un "ami" de l'extérieur, un "ami" qui tient à se limiter à sa fonction de docteur et qui établit une frontière stricte entre lui et son jeune patient. Ou bien lorsqu'il rend visite à la famille à Carrefour, il découvre d'autres cités similaires à la sienne, mais plus vastes encore. La liberté des jeunes criminels Colin et Mariéla est de se promener dans le quartier des étudiants, sur la place des héros nationaux (dont l'héritage semble bien dilapidé selon l'auteur), sur la montagne de Boutilliers qui domine la ville.

### Le bidonville comme espace intégral chez Pierre Clitandre

Les communautés des bidonvilles qui s'installent en provenance des zones rurales ou d'autres quartiers urbains, 'les déracinés', sont représentées dans leur diver-

<sup>54</sup> Lyonel TROUILLOT, *Les enfants des héros*, Arles, Actes Sud, 2002, p. 96.

<sup>55</sup> *Ibid.*

sité par Pierre CLITANDRE dans *Cathédrale au mois d'août* paru en 1982<sup>56</sup>. Le conteur des bidonvilles raconte, tel un griot, la géographie, plutôt que l'histoire, de ces espaces: "Il y a un corridor qui la nuit, conduit au *hounfort*<sup>57</sup>. [...] Il y a un corridor qui passe entre les bicoques et descend à la rivière"<sup>58</sup>. Les portraits des hommes, femmes et enfants qui habitent les bidonvilles qui se forment quotidiennement dans la capitale, d'origines diverses, accompagnent une société active, en pleine possession de son capital culturel, avec ses rituels et carnivals: "Le *vivi*<sup>59</sup> passait par le bidonville, les bras ouverts il dansait sur ses deux jambes de bois au-dessus d'une foule qui dégringolait avec lui sur les pentes de Port-au-Prince"<sup>60</sup>. Le texte, surréaliste, transforme les images traditionnelles du bidonville en images poétiques, telle celle d'une invasion de lauriers fleuris dans les bidonvilles<sup>61</sup>.

Le bidonville est aussi un lieu de résistance, pénétré par la police duvaliériste<sup>62</sup> qui vient y décimer les démunis qui se rebellent. Un rire gigantesque éclate qui fait exploser la ville et se propage dans tous les bidonvilles du monde:

Dans cette grande et profonde nuit, tous les bidonvilles des terres du centre et du sud avaient éclaté d'un rire volcanique propulsant d'énormes alluvions de matières, de chansons, des débris de lunes, semblable à une libération cosmogonique.<sup>63</sup>

Les joies et les malheurs de l'électricité qui parvient dans les bidonvilles, les morts qui se transforment en flaque de boue, les bidonvilles qui manifestent et qui finalement sont recouverts, libérés symboliquement, d'une "inouvable et fantastique pluie de roses"<sup>64</sup>, rythment ce roman original par sa langue comme par sa structure.

<sup>56</sup> Pierre CLITANDRE, *Cathédrale au mois d'août*, Paris, Syros, 1982.

<sup>57</sup> Temple vaudou.

<sup>58</sup> Pierre CLITANDRE, *Cathédrale au mois d'août*, cit., pp. 42-43.

<sup>59</sup> Un masque de carnaval.

<sup>60</sup> Pierre CLITANDRE, *Cathédrale au mois d'août*, cit., p. 73.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>62</sup> Sur le plan historique, à des périodes différentes, ce seront les troupes armées des juntes militaires puis la police et les troupes des Nations-Unies qui y pénétreront.

<sup>63</sup> Pierre CLITANDRE, *Cathédrale au mois d'août*, cit., p. 128.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 200.

## Conclusion

Ces représentations de bidonvilles dans la littérature haïtienne ne sont pas exhaustives. Mais elles présentent divers points de vue. Le bidonville est d'abord un espace qui se prend, qui se construit, bicoque par bicoque, dans des endroits qui vont du terrain libre à la décharge publique. Certains camps de tentes provisoires, dans les suites du séisme du 12 janvier 2010, se sont regroupés également sur de tels lieux. Ces endroits reconstituent de nouvelles communautés, avec leurs quartiers, leurs rues et corridors, leurs temples, églises, écoles et commerces.

Sur l'échelle de la mobilité sociale, ils sont tout en bas, avec des distinctions subtiles entre les divers quartiers. Opposés socialement, économiquement, et souvent politiquement aux lieux d'en haut, où les belles maisons sur les collines encore boisées et à l'air frais symbolisent la réussite sociale, ils sont aussi l'objet d'une fascination. Ce sont des lieux à contenir, des lieux-frontières, des "non-lieux"<sup>65</sup> méprisés souvent, perçus comme l'origine de la violence sociale, de la criminalité de la drogue et des enlèvements contre rançons. À cet égard, le film le plus célèbre quant aux représentations de bidonvilles est *Ghosts of Cité-Soleil* de Asger LETH (2007)<sup>66</sup>. Film de fiction qui passe pour un documentaire, exotisant la violence de rue sans vergogne et déformant également les données politiques, il renforce tous les stéréotypes et préjugés possibles au sujet des bidonvilles haïtiens<sup>67</sup>. Tandis que certains auteurs haïtiens représentent les bidonvilles sous cet aspect cauchemardesque, où l'humanité est réduite à néant, d'autres, comme CLITANDRE, en proposent des lectures plus complètes, avec des communautés sociales complexes et vibrantes, dans un paysage difficile mais conscient des données économiques, sociales et politiques. Les quatre auteurs offrent des perspectives différentes sur ces endroits liminaux qui occupent une place importante dans l'imaginaire de la société urbaine haïtienne.

<sup>65</sup> Terme emprunté à Marc AUGÉ dans *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Le Seuil, 1992.

<sup>66</sup> Asger LETH et Milos LONCAREVIC, *Ghosts of Cité-Soleil*, MFA Films, 2007.

<sup>67</sup> Pour une évaluation critique du film, voir le livre de Peter HALLWARD, *Damning the Flood. Haiti, Aristide and the Politics of Containment. "Keeping the Peace in Haiti?"* par Harvard Law Students Advocates for Human Rights, Cambridge, Massachusetts and Centro de Justicia Global, Rio de Janeiro and Sao Paulo, Brazil, Mars 2005.